

Paelinck, Jean H.P. et Sallez, Alain, dir. (1983) *Espace et localisation, la redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*. Paris, Economica, 340 p.

Paul Villeneuve

Volume 28, numéro 75, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021685ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021685ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villeneuve, P. (1984). Compte rendu de [Paelinck, Jean H.P. et Sallez, Alain, dir. (1983) *Espace et localisation, la redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*. Paris, Economica, 340 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 28(75), 526–527. <https://doi.org/10.7202/021685ar>

Le dernier essai présente les résultats d'un inventaire des toponymes et morphonymes dressé par Müller-Wille dans le nord-est de la région Kativik, autour de Kuujuaq et de Kangiqsualujjaq en 1982. Plus de 805 noms de lieux furent répertoriés. Il s'agit d'une contribution notable à la recherche des éléments fondamentaux qui seraient à la base des efforts de revendication territoriale du peuple inuit. La décolonisation de son espace de vie est pour lui une entreprise globale qu'il ne pourra atteindre sans devoir, au-delà de la toponymie, procéder à une profonde mobilisation politique.

Jules DUFOUR  
*Université du Québec à Chicoutimi*

PAELINCK, Jean H.P. et SALLEZ, Alain, dir. (1983) *Espace et localisation, la redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*. Paris, Economica, 340 p.

Ce recueil de textes marque vingt années de développement de la « science » régionale dans le monde francophone. Il est éminemment représentatif de la mouvance passée et actuelle de cette discipline « interdisciplinaire ». Le recueil contient quinze contributions judicieusement regroupées en trois sections par Paelinck et Sallez, qui offrent par ailleurs en introduction un survol, remarquable par sa clarté, à la fois du livre et de la « science » régionale francophone. Trois courants de pensée animent celle-ci. Un premier courant, assez keynésien, remonte à Perroux et à sa notion de croissance polarisée. Un second courant, très néo-classique, s'articule à partir de Ponsard et s'attache à « construire des espaces mathématiques en correspondance avec les espaces économiques » (p. 9). Enfin, un troisième courant, d'inspiration néo-ricardienne et néo-marxiste, cherche des « réponses aux incertitudes de la planification spatiale » (p. 16), celle-ci s'étant surtout appuyée sur les deux premiers courants et n'ayant que rarement produit les résultats escomptés.

Le découpage du livre en trois parties suggère implicitement une succession temporelle des trois courants bien que ce ne soit certes pas là l'intention dominante des deux directeurs de l'ouvrage.

Dans une première partie, trois textes retracent l'émergence de la science régionale dans le monde francophone. Claval montre, dans un texte à portée historique, les rapports quelquefois ténus entre la notion de région des géographes français, l'économie « spatialisée » de Ponsard et la théorie de la polarisation de Perroux et Boudeville. Penouil analyse les apports de ce dernier à la théorie du développement polarisé. Il montre aussi les limites de cette théorie-stratégie : recours trop étroit à la seule industrialisation lourde comme facteur de développement ; dissociation par rapport à une « théorie » de l'espace ; conception du développement polarisé comme conséquence automatique de la création d'activités motrices. Un troisième texte, dû à cinq auteurs tous de Dijon, résume sur vingt pages, accompagnées d'une forte bibliographie, les tentatives de représentations mathématiques des espaces économiques formulées par Ponsard et son équipe depuis plus de quinze ans. Les préoccupations principales du groupe de Dijon sont toutes là : nécessité de distinguer plusieurs représentations mathématiques possibles de l'espace, certaines étant métriques, d'autres non métriques ; possibilité de recourir à la théorie des ensembles flous pour prendre en compte les imprécisions de l'espace économique ; poursuite de la réflexion sur « l'objet même de l'analyse spatiale, à savoir l'espace » (p. 37).

La deuxième partie de l'ouvrage s'intitule « Les formalisations ». Elle se compose également de trois contributions qui illustrent les prolongements des courants de pensée qui cohabitent à l'intérieur de la science régionale francophone. Qu'il s'agisse de « l'économétrie spatiale » du groupe de Rotterdam animé par Paelinck, de « l'analyse de la localisation » de l'équipe de Louvain (Thisse, Zoller, etc.), ou de la comptabilité et de la modélisation régionales en France présentées par Courbis, un de ses principaux artisans, une même impression se dégage : d'une part, un attrait pour la formalisation mathématique, à ne pas confondre avec une propension à théoriser,

et surtout pas avec une propension critique; d'autre part, un souci pour le normatif et l'opérationnel. Ces trois textes projettent assez nettement l'image la plus courante de la science régionale, qu'elle soit francophone, anglophone ou autre: les « modèles » prennent beaucoup de place par rapport aux théories et la prévision devient un appui à la décision plus important que l'explication. Assez souvent, les modèles, qui font appel à de volumineuses bases de données pour être calibrés, sont construits par des universitaires en collaboration avec la branche « planificatrice » de l'État.

Mais voici que l'utilisation grandissante des modèles économétriques dans la planification étatique, qu'elle soit spatialisée ou non, coïncide (par hasard ?) dans le temps avec l'approfondissement des difficultés économiques de tous ordres. De là, peut-être, l'émergence d'une variété de « réponses théoriques » à ce que Paelinck et Sallez appellent les « incertitudes de la planification spatiale » (titre de la troisième partie du livre). Ces réponses sont regroupées sous trois titres: localisation des activités, fonctionnement urbain et contenu psycho-social de l'espace. En ce qui concerne la localisation des activités, deux « réponses » claires sont avancées face aux insuffisances de la théorie néo-classique de l'espace économique et de la théorie (keynésienne ?) de la polarisation. Aydalot poursuit ses réflexions, tout à fait intéressantes, sur l'insuffisance actuelle du postulat néo-classique de l'homogénéité de l'espace économique. Pour lui, la réduction des coûts de transports variable néo-classique (cruciale) mène à des théories dominées par l'indétermination et l'incertitude, donc à des « anti-théories ». Il postule au contraire, en s'inspirant implicitement des théories « marxiennes » du développement inégal, que l'espace est hétérogène et structuré par le travail, défini comme étant « les aptitudes des hommes dans le domaine de la production..., leurs modes de vie et leurs comportements sociaux » (p. 177). Ceci l'amène à concevoir le travail (et la division spatiale de celui-ci) comme facteur crucial de localisation des activités économiques. Perrin prolonge et dépasse l'analyse de la polarisation à l'aide du concept de « filières de production ». Il réussit à formuler ce qu'il appelle une « méso-analyse » de l'économie spatiale qui l'entraîne en terrain nouveau, vers un paradigme écologico-économique qui élargit singulièrement les voies traditionnelles de la science régionale. La discussion menée par Perrin, comme celle d'Aydalot, fait beaucoup de place aux formes territoriales d'organisation. Par ce biais, économistes et géographes se rejoignent, car c'est bien de territorialité dont il s'agit dans les textes portant sur le contenu psycho-social de l'espace: celui de Bailly qui tente de cerner la notion « d'espace vécu », et celui de Racine et Raffestin qui développe « une approche critique du quotidien ». Enfin, trois contributions sont regroupées sous le thème du « fonctionnement urbain ». Dans ces textes, Derycke d'une part et Regnault et Sallez d'autre part rappellent les apports des chercheurs français, principalement en ce qui concerne l'étude de la rente foncière. Derycke souligne avec raison certaines spécificités de ces apports en regard des auteurs américains: « croyance plus limitée dans les bienfaits des automatismes du marché et préférence pour l'étude des comportements et des stratégies spatiales des acteurs du jeu urbain... » (p. 246). Enfin, Klaassen et Van der Meer plaident, assez classiquement, en faveur d'une analyse systémique (et dynamique) des ensembles urbains et régionaux. Le plaidoyer de ces deux Néerlandais les conduit à des considérations de planification urbaine qui devraient être méditées par ceux qui « revitalisent » nos centres-villes ici et maintenant au Québec: « Deux raisons sont souvent avancées pour proposer une planification du renouveau urbain (axé sur la construction de bureaux): le sol du centre-ville est très cher et doit donc être utilisé avec une grande densité; le centre-ville est le seul lieu pour établir les bureaux des entreprises qui cherchent à accroître leur prestige » (p. 268). Klaassen et Van der Meer montrent que ces arguments ne sont tout simplement pas valables.

En somme, cet ouvrage collectif illustre bien la vigoureuse pluralité de pensée qui anime les spécialistes de la « science » régionale d'expression française et leurs compagnons de route.

Paul VILLENEUVE  
Département de géographie  
Université Laval